

Racon - l'étape (Boyes) 21 cont 1892

Bon cher ami,

Je suis tout confus de m'être
laissé adresser une nouvelle lettre
de vous avant d'avoir répondu
à la première, si affectueuse et
qui m'avait fait si grand plaisir.
J'avais pourtant la meilleure
envie du monde de vous exprimer
au plus tôt ce que j'en ressentais
et combien votre bon souvenir
m'était précieux au moment où
revenaient pour moi les tristes
anniversaires des moments que
l'on n'oublie pas. Mais depuis
plus de dix jours déjà je me
trouve au milieu des soucis, tracas
et embarras d'un déménagement
que j'ai retardé de plus en
plus, mais qu'il a fallu pourtant
réaliser cette fois. Quelle pénible
et triste besogne, surtout quand on
disperse ou déplace des objets dont

chacun représente une idée chère qui s'exalte ou s'éteint! j'ai dû, pour cela, passer quelques jours à Nancy puis revenir ici pour mettre en ordre ce que j'y faisais transporter. Heureusement j'n'étais pas seul. Mais comme je n'étais effacement assisté que par ma sœur et mon nouveau beau-père, il était naturel que j'retirasse pour moi le plus gros du travail. Les explications, peu intéressantes, excusent, je pense, auprès de vous, le retard de ma réponse. Il était bien contre mon gré j'vous assure. Frankement, je n'ai pu faire autrement. Et j'ai négligé bien d'autres devoirs.

Mon retard me vout de vous écrire sous une impression moins triste que j'n'e l'aurais fait plus tôt. Votre dernière lettre, muette sur la santé des chers vôtres, me laisse espérer que le mieux, que vous m'avez signalé précédemment dans la santé de Madame votre mère s'est plutôt accentué. Et, puisque vous ne parlez plus des souffrances de Madame votre grand-mère,

j'en conclus qu'elles sont au moins adoucies et que votre chère aïeule se trouve maintenant dans une période d'accalmie que sa robuste constitution vous permet de lui prouver au moyen des calmants. Vous savez combien j'm'associe de cœur à vos alternatives de vaine et d'espoir, moi qui ai connu tant de phases douloureuses, et qui ne puis songer à mes amis sans leur désirer avant tout de conserver eux qu'j'ai vu partir si prématurément. Je compte donc sur votre bonne amitié pour me tenir au courant et me permettre de partager plus effacement vos joies ou vos peines.

Pour ne pas oublier la petite question de votre dernière lettre, j'écris de suite. Vous savez, j'vous que celle que vous qualifiez ma cuisinière n'est qu'une femme de journée que j'emploie, en effet, à Dijon, pour tous les soins de mon ménage. En fait de cuisine, il ne faut en attendre rien que de

très-ordinaire et de très-simple,
si l'on ne veut éprouver une déception.
Lui dit, pour vous prévenir, voici
l'adresse demandée: M^{me} Marie
Cherillard, rue du Goy. 52 à
Dijon. Je dois vous dire encore
que c'est une mère de famille
qui a des enfants assez jeunes.
Lui pourrait lui rendre
difficile de quitter Dijon. Toutefois,
comme son mari ne fait pas
grand chose et peut garder
les enfants qui ne sont plus
d'un âge où la mère est
indispensable, peut-être consentirait-elle
à aller à Ligny, s'il ne
s'agissait que de quelques jours.
A vrai dire, je ne puis rien
présumer de positif à cet
égard. Et je suppose bien qu'elle
doit être assez en peine de
trouver des heures de journée
à Dijon à ce moment de
l'année. Si vous le désirez,
je lui écrirai. Mais si vous devez
aller à Dijon, vous saurez mieux
à quoi vous en tenir en lui
écrivant d'aller vous trouver
chez vous.

Tous êtes bien heureux que
les vacances n'interrompent pas
complètement pour vous les
relations de collègues, puisque
vous recevez si souvent des
visites. En Lorraine, hélas! la
même aubaine ne peut me
venir. Il est vrai que les
vacances me sont surtout
précieuses pour resserrer les
liens de famille que
l'éloignement relatif de
dejà distend un peu pendant
l'année. C'est surtout ce
jeunesse que je suis entouré.
Et je trouve assez à faire dans
ce milieu pour n'avoir pas
à chercher beaucoup au
dehors des occasions d'exercer
mon activité. Malheureusement,
l'autorité d'un père n'est
pas toujours proportionnée aux
devoirs qui lui incombent
vis-à-vis des plus jeunes,
et les grands soutiens naturels

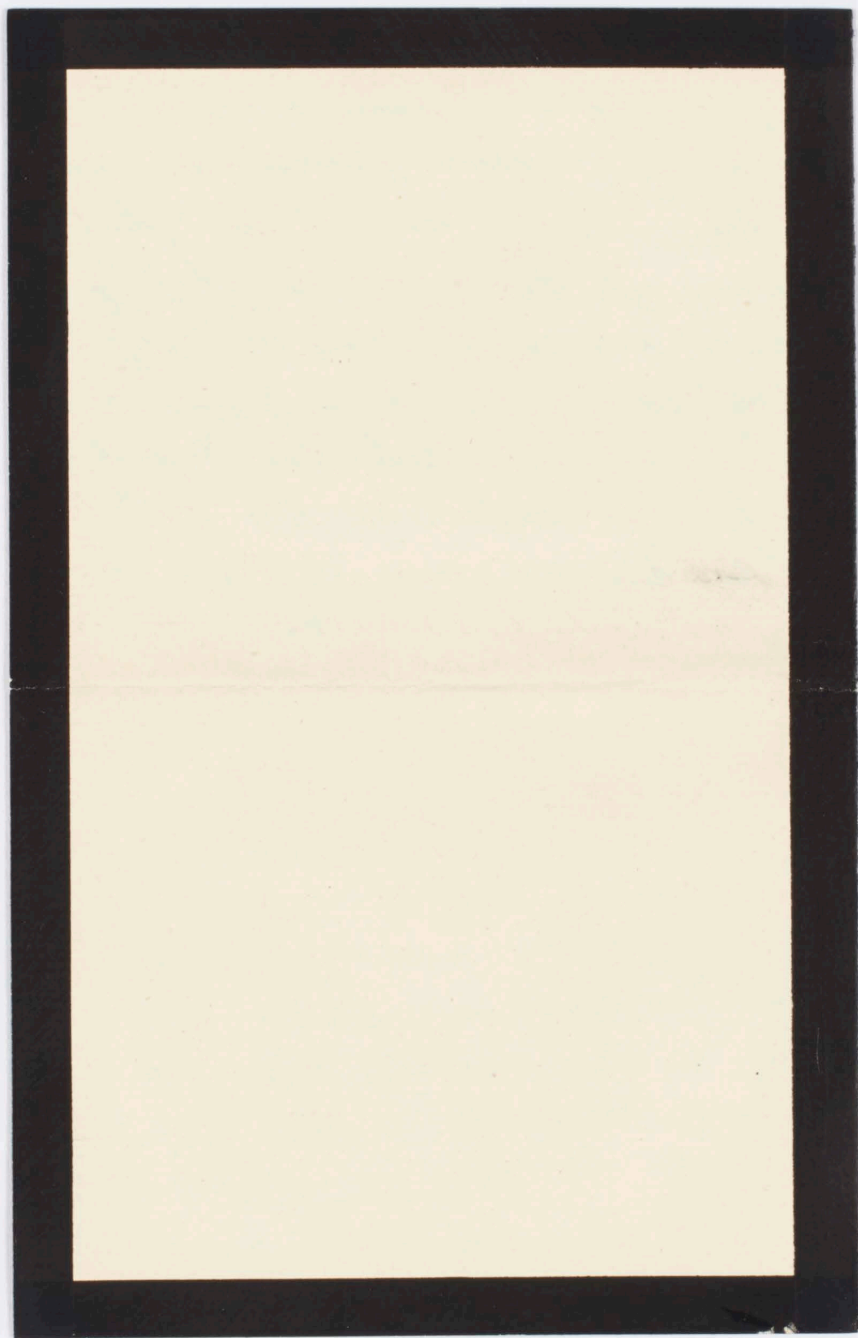
une fois perdus n'ont jamais
leur équivalent.

J'admire beaucoup et bien
sincèrement, je vous assure l'intérêt
que vous prenez aux choses et
aux gens qui vous entourent. J'y
applaudis de plein cœur. Là j'
n'ai jamais trouvé rien de si
sain ni de si sot que cette
morque bourgeoise qui a bien
malheureusement remplacé les
idées aristocratiques disparues sans
même avoir leur raison d'être ni
leur prétexte.

En fait de travail, j'en ai
absolument rien fait jusqu'ici.
Et je prévois que je ne ferai
rien de sérieux tant que j'
me sentirai en vacances. Mais
mon intention est-elle de regagner
Dijon vers le 10 octobre pour
anticiper un peu le travail
normal de l'année.

Je n'attendais pas cette date,
je l'espère, pour échanger
encore quelques pensées avec vous.
Dernier aujourd'hui, il me faut
vous quitter. Ne m'oubliez, je
vous prie, ni à Beaune auprès
de vos parents ni à Gigny auprès
de Madame Lalleilles. Permettez-moi
de vous confier une bise affectueuse
à Caroline pour Jean et agréer mon
plus cordial souvenir.

H. Gomy



13 7
111



Monsieur Raymond Lallemand
Professeur à la Faculté de Droit de Dijon.

Ligny

près Beaune

Cote-d'Or.

